

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

PRIX D'ABONNEMENT A ST-PETERSBOURG

Abonnements pour l'Intérieur: adresser les lettres въ Правленіе газети Journal de St-Petersbourg, Максимильяновскій переулокъ, n° 15 et à Moscou, chez Gautier, Pont des Marchaux. Joindre à la demande d'abonnement la dernière bande d'envoi du journal. Prière de faire les appoints de prix d'abonnement soit en argent, soit en timbres poste de 5 cop. et au dessous.

Abonnements pour l'étranger: adresser les lettres à l'administration du journal Maximilienstrasse n° 45, Vienne.

PARTIE OFFICIELLE.

originales. La hardiesse juvénile et quelque

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some faint smudges and a dark horizontal strip along the bottom edge, possibly indicating the binding or the edge of the book block. There is no text or other markings on the page.

Ayuntamie

to de Madrid

18

LES REVUES RUSSSES.

Nos lecteurs se rappellent peut-être qu'en principe nous avons toujours fait un assez grand cas du talent de M. Boborykine. C'est un conteur facile et quelquefois très-brillant, un observateur ingénieux, quoique pour la plupart du temps très-superficiel. Quand on a lu une de ses œuvres, n'importe l'impression définitive qu'elle laisse, on se prend toujours presque involontairement à ouvrir avec intérêt l'œuvre suivante signée du même nom. Malgré tous ses défauts, malgré le « contour léger » avec lequel il aborde les questions les plus sérieuses de la vie sociale, M. Boborykine n'en reste pas moins une personnalité marquante dans notre littérature contemporaine. Son talent de narrateur est incontestable et abonde en particularités originales. La hardiesse irrégu- lière et ac-

À toutes les quintes et tous les défauts du talent de M. Bobarskyne se manifestent avec intensité dans son dernier roman. *Les Paireurs* sont une œuvre bizarre, mal conçue, encore plus mal exécutée et néanmoins dépassant le beaucoup le niveau ordinaire des récits à la catégorie desquels elle appartient par ses tentatives. Tout d'abord l'idée première de ce roman est excellente et très heureuse. Essayer de grouper en un tout harmonieux les personnalités saillantes de la nouvelle société russe qui vient de s'établir sur les ruines de celle qui l'a précédée, est une idée très philosophique et noble de la plume d'un romancier de talent. Notre littérature s'est trop longtemps complue à retracer, soit les côtes sombres, soit les côtes attrayantes d'un ordre de choses qui tend à

considérable, il en est venu enfin à concevoir l'idée d'une espèce d'épopée contemporaine, de synthèse littéraire de tous les types nouveaux créés par les conditions spécifiques d'une vie nouvelle. Après un assez long séjour à l'étranger M. Bobarskyne, à son retour en Russie, fut évidemment frappé des côtes, peu propices de loin, de cette vie fiévreuse et agitée. Il devint le spectateur étonné d'une existence sociale qui s'accomplissait dans des circonstances rien moins que normales. Il arriva juste au moment où cette exubérance de forces qui s'était consacrée assez longtemps à la recherche d'un nouvel idéal moral et intellectuel se heurtait tout à coup à des obstacles franchissables — quant à ce moment du moins — et devait se refléter sur elle-même.

Et tout ce qui se passe actuellement dans la société russe.

Quand on s'est fait une idole de ce principe volant de l'utilitarisme exclusif, quand on est arrivé à nier la légitimité de l'art, de la science, et des enseignements d'une morale supérieure, quand on aspire enfin à faire triompher les doctrines d'un brutal matérialisme, on doit, ce nous semble, trouver tout naturel qu'une société arrêtée dans ses aspirations vers les réformes sociales et politiques se jette avec ardeur sur la poursuite des intérêts personnels et cherche à arracher la plus grande somme possible de jouissances à un monde de choses qu'elle se sent incapable de régler. En Occident les adeptes des théories sociales extrêmes ont toujours été ainsi et

de ses adhérents. Les préteurs des doctrines matérialistes et utilitaires s'irritent de leurs disciples pousser à des conséquences mêmes mal parfaitement logiques les démons tirées de leur enseignement et, sans remarquer, sans le vouloir surtout, ils unissent leurs voix indignées aux voix de leurs adversaires, ces idéalistes qui croient qu'une société complètement absorbée par les intérêts matériels est une société qui entre dans la délabrée voie d'une décomposition dissimulée de brillants dehors.

Aous n'en sommes d'ailleurs point là en Grèce et notre nouvelle société est bien loin de composer en entier de membres semblables aux héros du nouveau roman de M. Boban. Il est vrai que les hommes de la

ner le surcroît d'énergie que mettent
coup de nos compatriotes intelligents dans
recherche du lucre, dans cette soif d'
être matériel, qu'on acquiert plus facile-
qu'autrefois, grâce à des conditions d'une
sociale toute nouvelle. Nous n'irons pas
que beaucoup de caractères faiblement
nés s'oblitérent à cette besogne, mais nous
observer qu'à bien prendre il vaut en-
mieux que les gens de ce tempérament
nnent des *faiseurs* dans le sens que M.
rykine donne à ce mot que de les voir se
e dans une morose inaction ou dans une
débauche comme cela arrivait autrefois
la plupart du temps... Entre un déclassé
sine son existence dans les bas-fonds de
ême intellectuelle et un faiseur qui con-

NOUVELLES DE L'EXTÉRIEUR

La déclaration par laquelle les évêques russiens viennent de notifier officiellement leur résistance passive aux nouvelles lois ecclésiastiques, fait l'objet d'un

grand article de la *Provincial-Correspondenz*.

L'épiscopat, dit la feuille semi-officielle, ne peut point s'attendre à ce que le gouvernement réponde à sa protestation, qui est une déclaration de révolte (*Auflehnung*) ; il ne s'agit plus de dissertations à l'heure actuelle, mais d'une action calme et résolue, d'une application ferme et générale des nouvelles lois. Des mesures à cet effet ont été prises aussitôt après leur promulgation, et cela de manière à ce que la mise en vigueur des dispositions dont l'exécution est du ressort exclusif du pouvoir civil s'opère néanmoins autant que possible après entente à l'amiable avec les autorités ecclésiastiques. Le gouvernement ne renoncera à user de ces menagements, poursuit la *Provincial-Correspondenz* ; que si par leur attitude les évêques montraient qu'ils entendent eux-mêmes se désister de fait de la sauvegarde des intérêts de l'Eglise. Le gouvernement n'ignore nullement que si l'épiscopat voulait pousser la lutte à l'extrême, l'Etat aurait le seul pouvoir d'empêcher les évêques et les prêtres d'exercer leurs fonctions, mais qu'il ne serait pas de sa compétence de pourvoir de sa propre initiative aux emplois ecclésiastiques devenus vacants.

En conséquence, telle est la conclusion de l'article de la *Provincial-Correspondenz*, dans le cas où les évêques prussiens refuseraient formellement l'obéissance à des lois dont, dans d'autres Etats, le pape lui-même a reconnu la validité, et que par là ils en viennent à suspendre eux-mêmes l'exercice du culte, ce serait à l'épiscopat et non à l'Etat de préparer sa réponse aux catholiques qui demanderaient la satisfaction de leurs besoins spirituels et les secours de leur Eglise.

Les journaux allemands s'occupent tous de l'élection du professeur Reinkens au poste d'évêque-missionnaire vieux-catholique, et les feuilles libérales se félicitent de ce que l'attitude de temporisation que recommandait le *Deutsche Merkur* n'ait point prévalu.

La *National-Zeitung* dit que par cette élection le mouvement de réforme catholique est entré dans une phase décisive, celle de l'organisation durable succédant à la période de l'agitation. « Nous espérons et nous comptons », dit-elle, « que cet acte résolu aura une influence féconde parmi les catholiques allemands, car l'élection à peu près unanime de M. Reinkens prouve que les communautés de vieux-catholiques ont une ferme confiance dans la triomphé du droit et de la raison. »

D'après les informations de la *Spenersche Zeitung*, la conférence de Cologne se composait de vingt ecclésiastiques et de cinquante laïques, délégués par toutes les communautés de vieux-catholiques de l'Allemagne. Dans une réunion préparatoire tenue le 3 juin, veille de l'élection de l'évêque, la conférence avait adopté un projet de « dispositions provisoires de l'organisation ecclésiastique des vieux-catholiques allemands. » Ce projet, rédigé par le professeur Schulte, contient, entre autres choses, les stipulations suivantes :

« Aussitôt après son élection, l'évêque donne la promesse de se conformer aux « dispositions provisoires », puis, après sa consécration, il demande d'être reconnu comme évêque-missionnaire vieux-catholique par le gouvernement prussien, en retour du serment d'obéir aux lois de l'Etat, et ensuite il adresse la même demande aux gouvernements des autres Etats allemands.

« L'administration des affaires communes est du ressort de l'évêque et d'une représentation synodale élue pour un an et composée de quatre ecclésiastiques et de cinq laïques. Le conseil synodal a pour président l'évêque et pour vice-président un membre laïque du conseil synodal au choix de l'assemblée.

« Le comité central de Cologne et celui de Munich continuent provisoirement à fonctionner.

« Le synode général se réunit régulièrement chaque année pendant la semaine de la Pentecôte. En cas d'urgence, il peut être convoqué en session extraordinaire. Le synode se compose de l'évêque, des membres du conseil synodal, de tous les prêtres vieux-catholiques et d'un délégué de chaque communauté ayant cent membres au moins ou deux cents au plus. Plusieurs communautés ou sociétés de moins de cent membres peuvent nommer un délégué en commun et celles de plus de deux cents membres nomment autant de délégués qu'elles contiennent de fois le nombre de deux cents membres et un délégué en plus pour une fraction supplémentaire de cent membres au moins.

« Les pasteurs sont élus librement par les communautés et confirmés par l'évêque.

La conférence de Cologne est, convenue en outre formellement de ce que ces « dispositions provisoires » ne peuvent préjudicier en rien les stipulations légales concernant la nomination aux emplois ecclésiastiques, l'administration des biens de l'Eglise,

etc., et que, d'un autre côté, les vieux-catholiques entendent respecter tous les droits acquis, mais qu'ils se considèrent comme n'étant point sortis de l'Eglise catholique et que, par conséquent, ils revendiquent expressément leur part de jouissance des biens de cette Eglise, en tant qu'ils sont des fondations pieuses constituées par des dons volontaires, toujours sauf réserve des stipulations des lois de l'Etat à ce sujet.

Le *Times* s'occupe encore des affaires de France pour féliciter ce pays d'avoir pu opérer aussi tranquillement son évolution gouvernementale, mais les nombreux changements administratifs qui ont été la première conséquence du triomphe des conservateurs inspirent au journal de la Cité des réflexions assez pessimistes. « Il y a là un phénomène », dit-il, « que les Anglais ont beaucoup de peine à comprendre. En Angleterre, les ministères se succèdent sans que le pays s'en aperçoive et l'administration locale reste absolument la même sous un gouvernement tory et sous un ministère whig. Un vote de la Chambre des Communes ne modifie en rien la position d'un maire ou d'un lord-lieutenant. Mais le malheur de la France, c'est qu'une grande partie des classes éclairées ne cherche qu'à se créer une position dans le service public, et comme il est impossible de donner satisfaction à toutes les prétentions individuelles, le nombre des mécontents ne fait qu'augmenter à chaque changement. Il en résulte qu'en dernier lieu la politique française devient une lutte pour obtenir des places et que même la réaction conservatrice dont parlent les journaux français n'est qu'une autre forme de la révolution permanente. Avec un pareil système la tranquillité est impossible. »

Quant aux nouvelles d'Espagne, il est toujours très difficile de se faire une opinion précise sur la situation de ce pays, car il y a deux courants de dépêches, l'un officiel, l'autre carliste, dont les informations sont diamétralement opposées. Ainsi, il est question depuis plusieurs jours d'une tentative que les insurgés voudraient faire contre la ville de Bilbao, dont ils auraient déjà songé à s'emparer à plusieurs reprises. S'il faut en croire les dépêches de Madrid, le général Novillas, qui est complètement au courant des projets des carlistes, aurait réuni dans les environs de cette ville 12,000 hommes, avec lesquels il serait sûr de cerner les insurgés.

Les dépêches des journaux légitimistes français annoncent par contre que le plan en question a déjà échoué et que les 5,000 carlistes avec 350 chevaux, que Novillas était sur le point de cerner, lui ont échappé et se dirigent vers le Guipuzcoa et la Navarre. Enfin, d'après une autre source d'information encore, les généraux Ollo, Dorregaray, Roudiga et Elio auraient livré le 31 mai un engagement victorieux, en Navarre, à Arzon, dans lequel le général Novillas aurait été blessé et son fils fait prisonnier. Il faut supposer qu'à Madrid on a connaissance de ces bruits, qui n'ont peut-être aucun fondement, car, à ce que l'on dit, il serait question de la retraite du général Novillas, que l'on accuserait même de trahison, pour n'avoir pu s'emparer de 5,000 hommes en en ayant lui-même 12,000 à sa disposition.

Plusieurs dépêches parvenues à Bayonne le 3 juin annoncent que les carlistes ont fait une grande manifestation à l'occasion de la fête de don Carlos. Plusieurs salves de mousqueterie et de canon ont été tirées dans leur petit camp retranché ; sur le pic de la Pesca de la Plata, un drapeau a été hissé sur une haute hampe, aux cris de « Vive don Carlos ! »

Voir les dépêches à la fin de la rubrique Dernières Nouvelles.

Allemagne.

Le shah de Perse a reçu le 4 juin le comité de Berlin de l'Alliance israélite universelle, qui a présenté à Sa Majesté une adresse, en langue française, demandant sa protection pour les israélites établis en Perse. La veille, le comité avait été reçu par Mirza-Malkom-Khan, qui lui avait assuré, en son nom et au nom de son souverain, que tous les allègements compatibles avec les conditions du pays seraient accordés aux israélites persans.

La *Provincial-Correspondenz* s'exprime comme suit relativement au projet de loi sur la presse soumis au conseil fédéral par le gouvernement prussien :

« Le projet accordé à la presse quotidienne des allègements très considérables sous plusieurs rapports. Néanmoins les garanties que l'Etat et la société civile doivent posséder contre l'abus de la force inhérente à la presse n'ont pas été abandonnées ; seulement la manière de sauvegarder ces garanties a été réglée

de façon à satisfaire aux besoins de la presse sans préjudice du droit de l'Etat et de l'ordre public.

« En présence de la liberté accordée à la presse, il a paru nécessaire de préciser plus nettement les stipulations concernant la responsabilité personnelle des rédacteurs, afin qu'on ne puisse pas se jouer indigne de ces stipulations comme on l'a fait jusqu'ici à l'égard des lois sur la matière.

« De plus, l'époque actuelle exige que l'on prenne des mesures pour parer aux périlleuses menées qui cherchent à ébranler dans la masse de la population le respect des bases morales de l'Etat et de la société, afin que ces menées ne puissent pas échapper, grâce à la forme qu'elles revêtent, à l'action des lois pénales générales.

« On peut espérer qu'au milieu des violentes agitations de notre époque, la justice de ce point de vue sera aussi reconnue au sein de la représentation nationale, et que, sur ces bases, nous verrons aboutir une loi accordant à la fois pleine liberté à une presse consciencieuse à sa mission morale et une garantie complète à l'Etat et à la société contre la puissance détestable des aspirations hostiles à l'Etat et contraires à la morale. »

« Le projet de loi sur la presse se rapproche, dans ses principales dispositions, de la loi prussienne ; en plusieurs points toutefois il est plus libéral que cette dernière : il affranchit les journaux de l'impôt du timbre et de l'obligation de déposer des cautionnements. La police conserve le droit de saisir les feuilles ; mais il faut que dans les vingt-quatre heures le parquet ait requis une condamnation judiciaire, et que dans les vingt-quatre heures qui suivront le tribunal ait décidé qu'il y a lieu à procès. Si un journal étranger subit dans l'espace d'une année deux condamnations, le chancelier peut en interdire l'entrée sur le territoire allemand pendant deux ans au maximum. Le nouveau projet se distingue encore de la loi prussienne en ce qu'il accroit la part de responsabilité du rédacteur dans les délits de presse. Le conseil fédéral a chargé son comité judiciaire de lui présenter un rapport sur ces propositions, qu'il passera ensuite au Parlement, où elles se trouveront en concurrence avec un projet élaboré par une commission de cette assemblée. Les deux projets diffèrent assez sensiblement, surtout en ce qui concerne la police préventive par l'intermédiaire de la police, dont la majorité libérale au Parlement ne veut point.

Il faut s'attendre à une discussion très animée, qui aboutira peut-être à un moyen terme entre le projet de la chancellerie fédérale et celui de la commission du Parlement.

Les conservateurs du parti dit « de la *Kreuz-Zeitung* » fondent un nouvel organe populaire sous le titre de *Reichsbote* (Messager de l'Empire). Le nouveau journal s'inspirera des mêmes tendances que le *Kreuz-Zeitung*, mais sera, selon l'intention des fondateurs, plus accessible aux masses en raison du prix peu élevé de l'abonnement.

russe. L'article de la *Provincial-Correspondenz* dont on a lu plus haut un résumé, caractérise nettement l'attitude que prendrait le gouvernement prussien dans le cas où l'épiscopat refuserait obéissance aux lois ecclésiastiques — c'est-à-dire qu'il opposerait résistance passive à résistance passive. Les évêques et les prêtres sont libres de ne pas se conformer aux lois de l'Etat, mais alors l'Etat les empêchera d'exercer leurs fonctions, dont ils ont été revêtus avec son approbation, et la conséquence en sera que les sièges épiscopaux et les cures resteront vacantes, car l'Etat s'abstiendra de les pourvoir. Comme corollaire de cette manière de voir, nous citerons l'entre-filet suivant de la *Norddeutsche Zeitung* en réponse à une assertion de la *Germania* :

« La *Germania*. — dit la feuille ministérielle — consacre des réflexions à la déclaration collective des évêques et conclut par la menace d'une « grève ecclésiastique. » Elle prétend que l'Etat a en effet le pouvoir d'empêcher l'exercice des fonctions ecclésiastiques, mais non la faculté de pourvoir aux besoins spirituels des fidèles. Mais l'Etat ne songe nullement à se substituer à l'Eglise, partant il n'a pas à se soucier des besoins spirituels des fidèles, car ce souci incombe aux évêques, et si la population catholique devait avoir à se plaindre de la suspension du service ecclésiastique, la faute en serait à l'Eglise, sur laquelle en retomberait uniquement la responsabilité, et non sur l'Etat.

« D'ailleurs la nouvelle se confirme que la déclaration des évêques a été simplement mise ad acta. »

Comme on l'a vu plus haut, la *Provincial-Correspondenz* dit aussi que le gouvernement s'abstiendra de répondre à la protestation de l'épiscopat prussien.

ALSACE-LORRAINE. — Le 4 juin sont arrivés à Strasbourg cinq wagons remplis d'or et d'argent constituant les premiers versements à compte du dernier milliard de l'indemnité de guerre. Le chargement complet représentait 112 millions de francs, dont 69 millions en traites, au nombre de 3,025.

Autriche-Hongrie.

L'agitation électorale s'est quelque peu calmée à Vienne et il n'y a sous ce rapport que de nouvelles importantes à enregistrer.

En Moravie et en Styrie le mouvement électoral s'accroît par contre de plus en plus ; les comités électoraux des différents collèges fonctionnent activement et posent déjà des candidatures.

En Bohême, le mouvement électoral est entièrement stagnant et les comités électoraux n'ont pas encore été constitués dans tous les collèges.

Les journaux de Vienne du 4 juin mentionnent l'arrivée dans cette capitale du prince Dondoukoff-Korsakow, gouverneur général des provinces russes du Sud-Ouest.

Le général italien Menabrea, dont nous avons signalé le passage à Berlin, est arrivé ces jours-ci à Vienne.

On écrit d'Admont et de Mürzzuschlag (Styrie) aux journaux de Vienne, que le dimanche de la Pentecôte il a neigé dans ces deux localités et que la terre était couverte de plus de trois pouces de neige.

Le caissier de l'Institut de Crédit (Credit-Anstalt) de Vienne, nommé Pokorny, a pris la fuite après avoir détourné 430,000 florins. (Nouvelle Presse.)

France.

Suite et fin des extraits du rapport de M. de Rainville (1).

Après avoir établi la situation telle qu'elle est constatée d'après le rapport officiel du général Clinchant ; après avoir résumé ou cité ce qui se trouve dans les procès-verbaux tenus par le secrétaire officiel du gouvernement au sujet de la question de l'Est, il est utile, à notre avis, afin d'éclaircir les causes de ce grand désastre et de fixer les responsabilités, d'approfondir plusieurs points déterminés.

M. de Bismarck avait dit au général de Baulcourt : « Nous nous sommes réunis pour discuter *bond fide*. » Il ne paraît pas, malgré les insinuations qui ont été émises devant la commission, que le chancelier ait trompé les négociateurs sur la situation militaire de l'armée de Bismarck. En effet, il est constant qu'il n'a laissé à M. J. Favre aucune illusion sur les malheurs de l'armée de l'Est. Des le 24, notre négociateur est prévenu que le général Bismarck était en plus mauvaise situation que l'armée de Bismarck et Chanzy. Le 26 on lui donne communication d'une dépêche, annonçant que l'armée est coupée et n'a plus de refuge qu'en Suisse. Cette nouvelle était prématurée, comme nous le verrons plus tard, mais enfin elle marquait que les troupes françaises étaient refoulées par les Prussiens. Le 27, on affirme que la position reste aussi critique. Le 28, le traité est signé, et les résultats se précipitent.

M. de Bismarck n'a pas déguisé la vérité à M. J. Favre, mais il a profité de l'ignorance qu'il avait de l'importance des faits et de tout ce qui tenait aux faits militaires. Je ne comprendrais pas, dit le général Clinchant, un armistice qui exceptât une armée. Avec cette conclusion de l'armistice, j'étais toujours sûr d'être battu, quoi que je pusse faire, parce que les Prussiens auraient amené contre moi 3 ou 400,000 hommes.

Les Prussiens eux-mêmes avouaient qu'il n'y avait pas d'exemple dans l'histoire d'une armée qui ait été exceptée d'un armistice général ; qu'il devait y avoir erreur dans les dépêches, et, en conséquence de cette opinion, il se trouva un loyal colonel de l'armée ennemie qui retira ses troupes plutôt que de s'exposer à verser à tort les sangs des siens et des Français.

Combien il est cruel de penser que notre négociateur aurait pu sauver cette dernière armée française ?

Malgré la poursuite à outrance du général Manteuffel, il ne semble pas, ainsi que nous l'avons exposé, que M. de Bismarck ait imposé à M. J. Favre la clause exceptionnelle qui concernait l'armée de l'Est, du moins, cette condition n'était pas absolue, puisqu'on pouvait rendre l'armistice général en abandonnant Belfort.

On voit, d'après les discussions qui ont eu lieu plus tard dans le conseil du gouvernement, que « dès le début des pourparlers d'armistice », M. de Bismarck avait offert d'arrêter la marche du général Manteuffel si on lui rendait immédiatement Belfort. « Réserve avait été faite dans la convention pour les opérations de l'Est, à raison de l'exigence élevée par la reddition de Belfort. »

Nous avions prouvé que le gouvernement connaissait la situation désespérée de l'armée de l'Est. Lui-même en a fait l'aveu dans la proclamation adressée aux habitants des départements : il savait que nos armées étaient refoulées sur les frontières, hors d'état d'arriver à notre secours.

« A ce moment, est-il dit dans une note officielle, l'armée de Bismarck n'était pas ignorée, elle ignorait tout à la fois que le lendemain elle franchirait. »

La position de Bismarck n'était pas ignorée, nous l'avons prouvé, et ce n'est pas le lendemain, mais le 31 janvier seulement que le général Clinchant forma le dessin d'entrer en Suisse. Dans la journée même, si l'on se le rappelle, il ne songeait qu'à faire passer les 8 heures du soir qu'il prit, sur la nouvelle que les routes allaient être coupées, le parti de franchir lui-même la frontière avec toute l'armée. Le mouvement tournant des Prussiens s'exécuta que dans la matinée du 1^{er} février.

Les combats de La Cluze n'eurent lieu que ce jour-là.

Le général Bismarck nous a dit : « On ne comprend guère le mobile qui a guidé M. Jules Favre dans cette circonstance. Voici cependant

(1) Voir notre numéro d'hier.

la seule explication qui me paraisse admissible. Comme nous avions eu un succès à Villers, M. J. Favre aurait dit : Ne traitons pas pour l'armée de l'Est, elle est en train de battre les Prussiens. Nous avions obtenu un succès réel ; l'imagination l'a grandi et la seule exclusion qui aurait été demandée par M. J. Favre lui-même. »

« Les négociateurs français, dit M. le comte Hermann de Wartensleben, chef de l'état-major du général de Manteuffel, avaient accepté ces conditions parce qu'ils ne connaissaient pas la position désespérée de l'armée de l'Est, et fondaient de grandes espérances sur un retour offensif de celle-ci. »

Nous ne pouvons concevoir comment M. Jules Favre avait conservé des illusions aussi invincibles. En effet, à la date de Bordeaux, 16 janvier, M. de Chaudry lui avait écrit : *L'armée de Bismarck existe et lutte encore ; mais elle doit battre en retraite. Cette dépêche lui est parvenue le 19, ainsi qu'il est constaté d'ailleurs par une lettre de M. Jules Favre à M. Gambetta, en date du 21 janvier. M. Jules Favre n'était donc pas « sans nouvelles de Bismarck, » ni « privé de toute espèce de renseignements. »*

La délégation ne se trompait guère, hélas ! dans l'aveu des défaites. Comment M. Jules Favre a-t-il pu persister dans l'idée que le mouvement de Bismarck pouvait sauver la France et lui envoyer à ce moment « ses félicitations ? »

Comment a-t-il pu affirmer devant la commission qu'à la date du 23 janvier il croyait, avant d'avoir conversé avec M. de Bismarck, que l'armée de l'Est était la seule armée qui n'eût pas été battue, et que Bismarck était victorieux ?

M. Jules Favre nous a dit : « Par le fait, l'armée de l'Est n'était pas exclue de l'armistice. Il était seulement dit que la délimitation serait faite quand on en aurait reçu la nouvelle à l'armée de l'Est. J'ai dû comprendre que d'un moment à l'autre on pouvait faire parvenir des nouvelles et fixer la délimitation de l'armée de l'Est. »

M. de Bismarck avait demandé Belfort, pour consentir à la suspension des hostilités dans l'Est. M. Jules Favre a-t-il pu penser un moment qu'il eût cédé tacitement sur un point de cette importance quand l'exception restait formellement inscrite dans les conditions d'armistice ? On ne peut le croire ; car voici la clause telle qu'elle se trouve déterminée dans l'instrument qui fut signé :

CONVENTION POUR UN ARMISTICE ET LA CAPITULATION DE PARIS.

Versailles, le 28 janvier 1871.

« Départements de l'Est provisoirement exceptés de l'armistice. »

« Les opérations militaires sur le terrain des départements du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or, ainsi que le siège de Belfort, se continueront indépendamment de l'armistice jusqu'à un moment où on se sera mis d'accord sur la ligne de démarcation dont le tracé à travers les trois départements mentionnés a été réservé à une entente ultérieure. »

L'exception est absolue et fait l'objet d'un article tout spécial.

M. Jules Favre n'aurait-il pas dû songer que si les opérations du général Clinchant avaient pu donner le moindre espoir, les Prussiens auraient tenu rigoureusement à ce que l'armistice fût appliqué à son armée ; car, vainqueur, il coupait toutes leurs communications avec l'Allemagne.

Une dernière réflexion doit être présentée : M. Jules Favre, comme il en avait émis une fois l'idée en conseil, aurait dû tenter d'obtenir les informations et les conseils de la délégation. Les Prussiens avaient eu de la peine à refuser ces communications, et, par la voie télégraphique, lui mit vingt-huit heures à transmettre à M. Gambetta la nouvelle de la convention signée à Versailles, les réponses auraient pu arriver en temps utile. M. Gambetta, qui, en investissant le général Clinchant au commandement en chef, lui avait donné pour toute mission de ramener l'armée, eût donné des renseignements explicites et n'eût pas conseillé pour l'armée de l'Est une stipulation pareille à celle qui fut adoptée. Il télégraphiait en effet, dès qu'il connut la clause d'exception concernant l'armée de l'Est : « Il faut sur-le-champ faire l'application de l'armistice à toute la région de l'Est, et réaliser, comme c'est votre devoir, cette entente ultérieure dont parle la convention du 28 janvier. » Malheureusement il était trop tard.

M. Gambetta ne respectait guère les ordres de ceux qui l'avaient envoyé gouverner la province ; les liens se trouvaient presque brisés entre Paris et Bordeaux. M. Jules Favre avait dû craindre l'opposition de M. Gambetta, partisan déclaré de la guerre à outrance, et il n'avait pas osé sans doute le consulter au sujet des stipulations d'armistice.

M. Jules Favre, d'ailleurs, pensait peut-être que la reddition de Belfort amènerait un soulèvement dans Paris, et devant cette considération, durant tout le siège, le gouvernement a toujours fléchi.

Toujours est-il, d'après les documents connus de nous, que M. Jules Favre, prenant sur lui la négociation d'armistice, semble, d'une part, n'avoir pas été suffisamment guidé par l'autorité militaire, et d'autre part, qu'il n'avait pas profité de la situation de la province, n'avoir pas profité comme il l'aurait pu des informations qu'il avait.

Le gouvernement de Paris a répondu aux « accusations » de la délégation : « Il résulte de la dépêche de M. Gambetta que dès le 26, c'est-à-dire deux jours avant la signature de

la convention, l'armée de Bismarck était refoulée et en pleine retraite. » L'armée de l'Est avait été en effet battue à Héricourt, mais elle n'était pas perdue. Elle pouvait revenir entre sous Lyon, nous l'avons démontré. La note du *Journal officiel* finit en disant : « Les généraux ont conservé leur liberté d'action. » Cette phrase semble rejeter sur le général Clinchant un blâme qui lui mériterait en aucune manière. Tout au plus pourrait-on parler ainsi si le général commandant l'armée de l'Est avait reçu un télégramme l'informant de l'exception qui frappait son armée, et encore ne pourrait-on pas dire qu'il gardait toute liberté d'action, puisqu'on ne l'avait garanti en aucune façon contre l'arrivée de toutes les masses prussiennes devenues disponibles par la convention d'armistice. Fatal duel où l'ennemi pouvait appeler ses témoins à son aide, tandis que nous n'avions personne à appeler — c'était en effet notre quatrième et dernière armée !

« La Prusse a exigé la reddition de Belfort, proclama le gouvernement de la défense nationale, nous l'avons refusée. »

A quel prix ? Entre Belfort qui devait tomber fatalement dans un délai déterminé et une armée de 100,000 Français, M. Jules Favre a eu le choix : il l'a avoué.

On a soutenu que la continuation du siège de Belfort a fait qu'on nous a rendu cette place. Si nous avions conservé l'armée de l'Est intacte, il est permis de croire que nous aurions pu gagner cette ville et bien davantage dans le traité de paix définitif ; car enfin, lorsque les Prussiens ont signé la convention qui devait nous conserver Belfort, la place, à bout de résistance, avait été remise entre leurs mains.

Pourquoi, ayant à choisir entre l'armée de l'Est, dont il connaissait la situation, et Belfort, le gouvernement a-t-il préféré Belfort ?

M. J. Favre dira-t-il qu'il s'attacha, comme à Ferrières, au point d'honneur de ne pas abandonner une ville que les Prussiens ne tenaient pas. Il a livré Honfleur, sans penser qu'il coupait ainsi l'armée du général Loyel de toutes ses communications ; en sorte que si la paix n'était pas intervenue, ce corps d'armée se trouvait perdu et jeté à la mer. Conformément à ce qui avait été arrêté entre M. le comte de Bismarck et M. Jules Favre, le département de la Somme fut abandonné tout entier à l'armée allemande, et la ville d'Abbeville, qui n'avait jamais été envahie pendant la guerre, qui n'avait jamais en les Prussiens en vue de ses murs, fut également livrée à l'armée allemande. Dans ce cas, il est vrai, le général Faidherbe, consulté par M. Jules Favre, avait télégraphié « qu'il ne voyait pas d'inconvénient à placer Abbeville dans la zone prussienne. » A ce propos, M. J. Favre a répondu : « Si nous avons abandonné quelques points que nous occupons momentanément, il en a été de même pour l'ennemi, qui s'est retiré en plusieurs endroits. » On n'a guère vu d'hommes les Prussiens se retirer. Toujours est-il qu'il pourrait sembler assez étrange d'avoir livré Abbeville que d'avoir rendu Belfort, car moyennant la reddition de Belfort, du moins l'armée de l'Est était sauvée, et plusieurs départements échappaient aux horreurs de l'invasion.

Quant au général de Manteuffel, aurait-il dû prévenir le général Clinchant de l'exception concernant l'armée de l'Est ?

Le 29 janvier, vers cinq heures du soir, le général de Manteuffel avait reçu à Arbois la dépêche suivante, datée du 28 janvier, onze heures trois quarts du soir ; elle était très-nette :

« Des négociations au sujet d'une capitulation et d'une suspension d'armes viennent d'être conclues avec Paris. L'armistice commence le 31 de suite, et pour le reste du pays, le 31 de ce mois à midi. Les départements de la Côte-d'Or, du Doubs et du Jura ne seront compris dans la trêve que lorsque les opérations commencées de notre côté auront amené un résultat. L'investissement de Belfort doit être aussi continué. »

« Général de Manteuffel. »

Ce ne fut que le 31 janvier, dans la nuit, c'est-à-dire plus de quarante-huit heures après, que le général de Manteuffel fit savoir au général Clinchant que l'armistice ne le regardait pas. Jusque-là, le général avait dit qu'il ne savait rien.

Si le général Clinchant avait pu conclure un armistice particulier il l'aurait fait ; il en avait le pouvoir. « Mais, dit-il très-simplement, le général de Manteuffel n'en a pas voulu. » Nous n'en dirons pas davantage ; les Prussiens étaient dans le droit de la guerre. La convention d'armistice ne comprenait pas l'armée de l'Est, et en outre rigueur M. de Manteuffel n'était pas chargé de prévenir le général français et de rectifier la dépêche de M. Gambetta.

Nous allons examiner maintenant un second point.

Le 29 janvier, quand le général Clinchant avait reçu, vers quatre à cinq heures de l'après-midi, la nouvelle d'un armistice général, il se trouvait à Pontarlier et il venait de s'assurer, d'après le rapport de ses officiers d'état-major, revenus après de lui une heure auparavant, que les deux routes de la Chapelle-aux-Bois et de Saint-Laurent étaient libres ; il pouvait être assuré, par conséquent, de pouvoir opérer sa retraite sur Saint-Claude et Gex. Persuadé que la convention ne pouvait contenir d'exception pour son armée, il resta toute la journée du 30, attendant la confirmation du premier télégramme. Pendant ce temps les Prussiens avançaient imperturbablement.

(Voir le supplément.)

A treize ans Lise Zagarine parle prolétariat et association comme une adepte de cette Eglise de Méthontant qui a produit plusieurs bas bleus du socialisme occidental. A quatorze ans elle s'érige en juge des efforts du groupe féminin que préside M^{me} Povalischine et qui cherche à créer une association utile, dont l'auteur néglige de nous indiquer clairement le but. Elle est vraiment d'un ridicule navrant la scène où M. Bobarykine, à propos d'une réflexion critique à cette petite personne !

Somme toute, les *Faiseurs* sont un ouvrage incohérent, inachevé, mal conçu, négligemment écrit, et qui cependant témoigne hautement du talent considérable et très-vivace de son auteur. Après avoir lu l'ouvrage on se prend à regretter la facilité de travail de l'auteur, car il est évident que cette facilité l'empêchera de faire mieux et de laisser mûrir son talent. Si M. Bobarykine pouvait passer quelques années à ne rien produire et à étudier sérieusement la vie russe, qu'il connaît fort superficiellement, grâce à un long séjour à l'étranger, s'il voulait surtout se défaire de certaines théories et de certaines idées préconçues, il arriverait certainement à doter la littérature russe de quelque œuvre vraiment remarquable, car il y en a lui tout l'étoffe d'un véritable écrivain, qui a sur ses confrères l'avantage de bien connaître l'Europe et les particularités de la vie occidentale.

Traduction de L. V.

férence à ce dernier, car, malgré son étroit égoïsme, il travaille toujours, bien que sans le vouloir, au progrès de la société.

On médit par trop des gens d'affaires et l'on oublie qu'en définitive la somme de tout progrès social n'est que la résultante des efforts individuels, quelle que soit la nature des mobiles de ces efforts. Il est bien évident, par exemple, qu'un pays qui se couvre de chemins de fer en quelques années ne le doit point uniquement au concours désintéressé des amis de son progrès. Si l'initiative vient de leur part, l'exécution est due à la coopération des intérêts les plus divers, les plus contradictoires et quelquefois, souvent même, les moins avouables. Les Etats-Unis, cet idéal des adeptes des doctrines avancées, en sont la meilleure preuve. Si l'on se mettait à décomposer les éléments qui ont constitué les progrès étonnants de ce pays, on recueillerait avec dégoût devant la majeure partie des moyens par lesquels le but a été atteint.

M. Bobarykine n'a eu garde d'approfondir les nombreuses questions que peut soulever l'étude approfondie du sujet de son roman ; s'arrêtant aux premières impressions, et peut-être entraîné par le succès de certaines boutades humoristiques de M. Stchédine contre les faiseurs de la nouvelle génération, il s'est abstenu de créer des types organiques, qui eussent le caractère de deductions logiques de l'état de choses qu'il a entrepris de décrire. Le jeune romancier a trouvé qu'il était plus commode de faire des photographies plus ou

moins ressemblantes de personnages vraiment existants, tout en leur attribuant des faits et gestes de pure invention. Les trois quarts au moins de ses nombreux héros sont des portraits fort réussis et pour peu que l'on connaisse les sphères intéressées on se trouve à l'instant en pays de connaissances. Ce procédé est facile, mais il est déplorable en ce que l'écrivain qui se le permet, s'il se laisse aller quelque peu à son imagination, se voit fatalement entraîné sur une voie qui le mène à la diffamation et à la calomnie, compliquées de cette circonstance aggravante que les calomnies et les diffamations sont dans l'impossibilité de prouver la fausseté des faits qu'on leur impute.

On nous dira peut-être qu'un écrivain est libre de créer ses personnages à l'image de tel ou tel membre de la société qu'il décrit, et l'on aura raison en principe, mais il ne faut pas perdre de vue qu'une pareille liberté doit avoir des limites. Lorsque les portraits sont ressemblants au point que tout le monde reconnaît facilement les originaux, on a le devoir moral de ne pas attribuer à ces sosies des actes peu louables, que leurs prototypes n'ont pas commis et qu'ils désavoueraient. Le gros du public ne comprend rien aux subtilités littéraires et pourrait difficilement

être recueillies sur le champ de bataille lors de l'attaque du 17 janvier. Il y a donc tout raison de croire qu'elles provenaient de quelque source inconnue.

Quoi qu'il en soit, la dernière affaire peut se résumer ainsi : les Modocs ont surpris le camp du capitaine Hazebrook et lui ont tué ou blessé une dizaine d'hommes. Ils ont été, à leur tour, attaqués et poursuivis par les Warm Spring, qui leur ont tué un homme et enlevé vingt et un chevaux, dont plusieurs chargés de munitions. Cette perte est la plus sensible qui ait encore été infligée au capitaine Jack; mais, en somme, de semblables « victoires » coûtent cher, et il en faudra beaucoup du même genre avant que les officiers qui commandent cette campagne puissent être considérés comme des triomphateurs.

Les dernières nouvelles des Modocs, transmises d'Yreka, près San Francisco, sont contradictoires sur plusieurs points, mais s'accordent sur un, à savoir que les Modocs ont disparu de leurs derniers retranchements. Certaines dépêches disent que le capitaine Jack et ses guerriers se sont actuellement campés sur la Montagne-Neigesse (Snow-Mountain), à 20 milles au sud du lac Sorass. D'autres disent que le général Davis avait envoyé une forte colonne en reconnaissance près de l'endroit où ils avaient disparu les Modocs campés, mais qu'ils avaient disparu et qu'on ignore absolument où ils ont passé.

Les Indiens Warm Spring, expédiés aussitôt à leur recherche, n'ont plus donné de leurs nouvelles, et aux derniers avis on ne savait où se trouvaient les Warm Spring pas plus que les Modocs. Pourquoi qu'ils n'aient pas effectué leur jonction ! Pour redonner un peu de cœur aux soldats, on fait courir le bruit que Boston Charley a été tué dans le dernier engagement.

BRESIL. — Le 3 mai, comme le télégraphe l'a signalé, l'empereur du Brésil a clos la première et ouvert la deuxième session de la législature brésilienne.

Après avoir remercié la représentation nationale pour le grand sympathisme qu'elle a pris au deuil de la famille impériale, à l'occasion de la mort de la belle-mère de l'empereur, le prince s'est félicité des excellents rapports que le gouvernement entretient avec toutes les puissances ; de la ratification donnée aux traités d'extradition avec le Portugal, l'Angleterre et l'Italie ; de la convention postale conclue avec le Pérou, et du vote par lequel l'Assemblée a augmenté la solde de l'armée et de la marine et le traitement des employés.

« Il convient beaucoup, a ajouté l'empereur, d'affirmer dans notre administration le principe d'un personnel moins nombreux, mais mieux rétribué et sérieusement stimulé dans l'accomplissement de ses devoirs.

« L'enseignement populaire et la propagation des lumières nécessaires parmi les différentes classes ont besoin d'un plan plus large et perfectionné, qui vous sera proposé dans le but de réaliser cette féconde pensée, objet du constant dévouement. Celui-ci a tâché de développer le mieux possible les moyens dont il peut disposer et de stimuler les excellents efforts qui, de toutes parts, se manifestent dans le même sens. C'est un mouvement que j'observe avec la plus vive satisfaction et qui fait honneur au caractère de nos compatriotes. »

L'empereur a annoncé ensuite la présentation de projets de chemins de fer et de deux autres portant, l'un une réforme de la garde nationale et l'autre une réforme du système électoral.

« Alléger la garde nationale du lourd fardeau que si longtemps elle supporte avec un civisme signalé, en répondant d'une autre manière aux besoins de la police locale, est une disposition qui concilie l'intérêt suprême de l'ordre public avec la liberté du citoyen.

« La réforme électorale propose d'assurer la première des conditions de notre forme de gouvernement, l'expression authentique du vœu populaire, l'une des plus constantes aspirations d'un peuple libre, dont la principale force doit émaner de l'opinion publique et de l'autorité de la loi. »

VARIÉTÉS.

UN NOUVEAU MESSIE.

(Extrait de la *Neue freie Presse*.)

L'Orient est encore aujourd'hui par excellence le pays des miracles, tout comme il y a deux mille ans. Toutes les croyances et les sectes diverses représentées dans son sein, quelque divergentes que soient d'ailleurs leurs opinions, se rencontrent dans cette tendance unique à attendre de l'avenir des miracles et à en découvrir dans le présent. Ce que les trois religions originaires de l'Asie occidentale et les nombreuses confessions qui en dérivent ont encore de commun, c'est que toutes attendent l'avènement d'une personnalité apocalyptique. On ne saurait donc s'étonner si de temps en temps des rêveurs qui se croient ou se donnent pour une de ces personnalités trouvent aisément de nombreux prosélytes. Le monde les appelle rêveurs quand ils succombent et prophètes quand ils réussissent. Nous autres, Européens modernes, nous sommes tout disposés à taxer d'imposteurs tous ces fondateurs de sectes. N'a-t-on pas souvent lancé cette épithète même au fondateur de l'islamisme, tandis qu'aujourd'hui des études sérieuses ont établi que par sa constitution physique Mahomet se trouvait dans un état anormal et irritable pouvant facilement aboutir à l'extase et à des visions que lui-même pouvait considérer comme divines, sans avoir la conscience de son erreur ? Non, Mahomet pouvait être un exalté, un visionnaire, un rêveur, mais il n'était point un imposteur.

Il en a été probablement de même de la plupart des rêveurs issus du sein du judaïsme dans les courants des siècles et qui se donnaient pour les sauveurs promis à leur peuple, à l'humanité en général. Ils étaient probablement les premiers à croire à leur messianisme. Peut-on supposer, en effet, qu'un simple imposteur sans trace de feu sacré eût pu faire naître chez des milliers de personnes cette explosion d'enthousiasme, cette vénération fanatique comme l'ont fait quelques-uns de ces prophètes ? Il suffira de rappeler comme exemple le Messie du douzième siècle, David Alroi, célébré par M. Disraeli dans son roman *Alroy*, qui avait réuni sous ses drapeaux les juifs de Babylone et de Perse et avait été sur le point d'arracher le sceptre au calife de Bagdad.

On peut s'arrêter encore devant la figure merveilleuse et presque idéale de Sabbathai Zévi, presque idolâtré en Orient au dix-huitième siècle, qui avait trouvé beaucoup de croyants même en Europe et était lui-même si bien convaincu de son messianisme qu'il procéda avec la plus grande gravité et en séance solennelle à distribuer les royaumes de la terre ses fidèles, sans qu'aucun de ces derniers ait manifesté un doute ou accueilli avec ironie ce acte solennel. La parole d'un imposteur, qui n'avait jamais du cœur, peut-elle ainsi aller

cœur et y allumer la flamme de l'enthousiasme ? Je ne le crois pas et c'est pourquoi je ne puis ranger dans la catégorie des imposteurs le nouveau Messie qui se veut entretenir maintenant ses lecteurs.

Le nouveau Messie s'est produit dans l'intérieur de l'Arabie méridionale et l'inaccessibilité, aujourd'hui plus grande que jamais, de ce pays explique que le fait soit resté inconnu jusqu'ici en Europe.

J'en ai entendu parler pour la première fois par le voyageur Joseph Halévy, qui, déguisé en juif arabe, avait pénétré il y a quatre ans au fond de l'Yémen et avait eu à plusieurs reprises le malheur d'être pris par des musulmans fanatiques pour le prophète en question, ce qui lui valut la prison et bien d'autres déboires. Plus tard j'obtins des indigènes des détails plus précis sur cet homme étrange ; j'étais alors à Lahé, petite ville de l'Arabie méridionale, où j'eus des relations avec un de ses adeptes les plus fervents.

J'étais pourtant bien curieux de me renseigner d'une façon plus authentique sur le compte de ce Messie. J'aurais voulu faire sa connaissance personnelle ; mais cela était impossible, car lui-même vivait dans une contrée où aucun Européen ne pouvait aller mettre le pied, dans la province de Sana (Yémen) où, il y a peu d'années, à l'exception de quelques juifs d'ancienne résidence, tous les non-musulmans avaient été massacrés. Je fus donc forcé de m'en tenir aux récits et descriptions des autres. Le nouveau prophète, à les en croire, devait être en effet un personnage des plus curieux. Sa figure était belle, le corps était bien pris et de grande moyenne, mais ce qu'il avait d'extraordinaire, disaient-ils, c'était la lueur magique de ses yeux. Ce regard fascinant lui permettait de dompter les animaux féroces, de dominer les hommes comme à l'aide du magnétisme, de faire mourir les fruits et même de faire descendre les étoiles du ciel. Nul, à moins de connaître le « chiffre mystique », ne pouvait supporter la lueur de ses yeux. Son corps ne semblait pas une force extraordinaire, ajoutaient-ils, néanmoins il était doué de la force de Samson et l'avait déjà prouvé étant enfant, alors que d'un doigt il avait renversé un négro géant.

Tel est le mythe ; il faut bien que la légende entoure plus ou moins le berceau de tout prophète. Par contre, ce qui m'a été raconté ensuite de la vie du « nouveau Messie » n'a rien de surnaturel.

Dès sa plus tendre enfance il s'était adonné à l'étude, de sorte qu'encore adolescent il avait été gratifié par les habitants de son village du titre de *Khakham* (le Sage) qui n'est décerné d'habitude qu'à des hommes d'un certain âge. Mais ce qui attirait tout d'abord l'attention publique sur lui, ce n'était pas sa sagesse, mais (tout comme cela avait été le cas pour Sabbataï-Zévi) sa belle voix lorsqu'il chantait les hymnes sacrés. Cependant il continuait à vivre en simple et modeste savant, ne se distinguant de ses pairs que par le nimbe idéal dont on l'entourait. D'après la description qui m'en a été faite par des témoins oculaires, il doit avoir ressemblé à St-Jean l'Évangéliste, tel que le représente l'école italienne. Sa beauté eut pour conséquence de nombreuses propositions de mariage après la mort de sa première femme, avec laquelle, selon l'usage du pays, on l'avait marié encore adolescent. Il pouvait choisir entre les filles les plus riches et les plus belles du pays et il était en effet sur le point de se remarier dans des conditions très heureuses, lorsque survint un événement qui imprima une direction nouvelle à toute son existence.

Il fit la connaissance d'un juif de Palestine, un de ces savants-mendiants qui parcourent l'Orient pour recueillir des dons pieux. Cet homme était porteur d'un livre qu'il avait suffi au *khakham* d'entrevoir pour que sa curiosité

fût excitée au plus haut degré. Il ne recula pas devant le prix élevé qu'on lui demandait et le livre tant convoité devint sa propriété. C'était le *Sohar*, c'est-à-dire « l'évangile des sept cabalistes », qui a déjà tourné la tête à plus d'un savant et qui peut en effet devenir dangereux pour tout individu que la philosophie n'a pas émancipé de la croyance au surnaturel. Un Européen, ayant à sa disposition des recueils précieux (tel que l'*Histoire des Juifs* par Grätz) peut facilement s'assurer que le *Sohar* et toute la cabalistique ne sont que pure fantaisie et imposture. Mais un Arabe manqué de toute instruction élémentaire et de plus il a des sa plus tendre enfance la croyance au surnaturel, de sorte que rien ne lui est plus difficile que de s'insurger contre l'autorité d'un livre qui se présente à lui avec tout l'appareil du mysticisme.

C'est ce qui arriva au *khakham*. Il prit le *Sohar* pour ce que le livre prétendait être : la révélation des secrets les plus élevés que Simon ben-Jochai, mystique ermite qui vivait en Palestine aux premiers siècles de notre ère, aurait appris de la bouche même des neuf « archi-substances » ou *Sefirot*, et consignés dans ce livre, — tandis que, à la vérité, le *Sohar* a été rédigé à la fin du XIII^e siècle par un faussaire espagnol, Moïse de Léon.

Depuis lors le *khakham* devint taciturne et solitaire ; il fuyait les hommes et ne s'occupait qu'à étudier et à commenter le *Sohar*. Pendant quelque temps il se livra à cette étude dans la maison paternelle ; mais bientôt l'isolement ne lui semblait plus suffisant et il se réfugia dans le désert, pour s'y préparer par le jeûne, la prière et la méditation des secrets cabalistiques à la grande carrière à laquelle, selon son interprétation du *Sohar*, il se croyait appelé. C'est de cette époque que date l'origine de sa renommée d'homme doué du don des miracles et, ce qui est digne d'être noté, ce ne sont pas ses coreligionnaires, mais bien les Arabes qui fondèrent cette renommée.

Une tribu de Bédouins faisait paître ses chameaux au pied de la montagne complètement dénuée où le *khakham* s'était retiré. Superstitieux, mais en même temps mahométans dans la plus stricte acception du terme, comme le sont presque tous les Bédouins, ils se persuadèrent, bientôt que ce jeune israélite était un être supérieur et lui attribuèrent une force surnaturelle. Pour se rendre ce pouvoir favorable, ils résolurent de lui faire des sacrifices sous forme de vivres offerts au sage. Ils apportèrent donc au pied du rocher des cruches remplies de lait de chameau et les placèrent à des endroits où « l'homme miraculeux » devait passer parce qu'il ne permettait pas qu'on l'aborât directement, et ils furent très-heureux de trouver quelque temps après leurs cruches vides, signe que leur « sacrifice » avait été agréé.

En effet ils crurent bientôt ressentir les conséquences salutaires de ce culte : leurs troupeaux prospéraient, il leur naissait bien plus de garçons que de filles (événement toujours heureux aux yeux des Arabes) et ils remportèrent même une victoire sur une tribu ennemie, faits qu'ils croyaient dus à l'action de « l'homme aux miracles ».

On s'en trouva bien de part et d'autre, et le *khakham*, qui ne pouvait se procurer des vivres, — l'ascétisme le lui défendait, — se croyait permis cependant de boire le lait qu'on lui offrait et ses forces en augmentèrent, épuisé qu'il était par son jeûne et par la nudité de sa nudité.

Les Bédouins ne tardèrent pas à porter sa renommée dans toutes les tribus voisines, en exagérant quelque peu, bien entendu. A mesure qu'elle avançait, la légende faisait bouillir de neige et s'étendait ainsi de tribu en tribu, de village en village, pour arriver enfin, masse formidable, dans le village où son auteur inconscient avait reçu le jour. La légende pro-

duisit naturellement une sensation énorme sur les coreligionnaires du *khakham*, et devint bientôt le seul objet des conversations dans tous les villages des environs de Sana et dans la ville même. Il va de soi que, loin de s'affaiblir, la légende ne faisait que grossir, au point que bientôt les choses les plus incroyables purent être aisément attribuées au *khakham*. Ses coreligionnaires s'affaiblirent seulement de ce que ses bienfaits étaient épuisés en partage à une contrée aussi indigne et ne profitèrent d'arracher le *khakham* à sa montagne et de le décider à vivre au milieu de son peuple. L'exécution de ce projet n'était pas facile, car les Bédouins ne s'y seraient pas prêtés bénévolement.

Mais il se produisit alors un événement qui donna à l'affaire une tournure inattendue. Une épidémie des plus dangereuses éclata parmi les troupeaux des Bédouins et plongea les propriétaires dans le découragement. On ne se fit pas faute d'attribuer le fait aux malédictions de l'homme aux miracles, qui, disait-on, devait haïr les Arabes en sa qualité de juif. L'amour qu'on lui avait porté fit place à la haine et l'auteur présumé de la calamité publique fut pourchassé comme une bête féroce. Il ne fut pas pris, car le terme de son jeûne était venu et le *khakham* était rentré sans bruit dans ses foyers. Peut-être bien avait-il eu connaissance de la poursuite dont il était l'objet ; mais ses fidèles ne pouvaient pas admettre cette hypothèse, attendu qu'un « messie » ne peut point prendre la fuite.

C'est en effet à ce moment que le titre de messie lui fut donné pour la première fois ; et encore par les Arabes d'abord, qui, en proie à la panique, répandaient le bruit que le *khakham* était appelé à bouleverser le monde, à en remettre la domination aux juifs et à abaisser les Arabes de la façon la plus cruelle. Si grande était cette peur superstitieuse que l'apparition seule du *khakham* suffisait pour faire trembler des tribus entières. Personne n'osait porter la main sur lui et il en était arrivé à pouvoir, comme un être surnaturel, traverser sans danger un village habité par ses ennemis les plus acharnés.

Pour ce qui est de ses coreligionnaires, la haine des Arabes pour le prophète ne fit qu'augmenter leur amour pour lui. Eux aussi crurent à son pouvoir de faire du mal à leurs ennemis, et de tout ce qu'ils entendaient sur son compte ils conclurent qu'il exterminerait les Arabes et conduirait les israélites en Palestine. Ils lui imposèrent en quelque sorte le rôle de messie, et sa tête était déjà exaltée par l'étude de la cabalistique, il finit par considérer la voix du peuple comme un ordre divin et par se croire ce que tout le monde, ses amis comme ses ennemis, voyaient en lui : le messie.

Depuis lors il fut reconnu pour tel par la majorité de ses coreligionnaires de la contrée de Sana ; il parcourut les villages de l'Yémen, reçut partout de magnifiques cadeaux, vécut en prince et fut adoré des juifs et redouté des Arabes.

Or cette vie si la même encore aujourd'hui ! Je n'ai pas entendu qu'il ait rien fait d'extraordinaire, par exemple, qu'il ait réuni les juifs de la contrée pour les conduire en Palestine. Mais en cela il est parfaitement d'accord avec l'école cabalistique. C'est qu'un « messie cabalistique » a un tout autre code que des révérences messianiques tels que Bar Kochba ou Alruï, qui n'avaient aucune connaissance du *Sohar* et de ses fantasmagories. C'étaient des hommes énergiques et ils avaient le courage d'agir par eux-mêmes. Le cabaliste au contraire attend un miracle, une apparition divine, qui lui mette l'épée à la main ; or cette apparition ne s'étant pas encore produite, aucun messie cabalistique n'a encore rempli le monde du bruit de ses hauts faits de guerre.

Baron HENRI DE MALTZAN.

DERNIÈRES NOUVELLES.

ALLEMAGNE.

Dans sa séance du 5 juin, le Parlement de l'empire a voté en première et en deuxième lecture une convention additionnelle au traité postal avec la Suède. L'Assemblée s'est occupée ensuite de l'exposé des recettes et des dépenses de l'empire pendant l'exercice de 1872, — qui a été renvoyé à la commission du budget, — puis l'ordre du jour appelle la discussion en première lecture du projet de loi sur la quote-part des Etats de l'ancienne Confédération de l'Allemagne à l'indemnité de guerre, mais les débats ont de nouveau dû être ajournés parce que le Parlement n'était pas en nombre légal pour délibérer. En effet, 164 députés seulement ont répondu à l'appel nominal demandé pour constater le nom des membres présents, de sorte qu'il en manquait 28 pour que les décisions fussent valables.

La discussion devait être reprise dans la séance d'hier, vendredi.

FRANCE.

Le Journal officiel publie sous la date du 3 juin la nomination de M. Merveyilleux-Duvigneux, avocat général près la cour d'appel de Paris, au poste de secrétaire général du ministère de la justice, en remplacement de M. Durier, dont la démission est acceptée.

On lit dans la Correspondance universelle du 3 juin :

« Aujourd'hui, à deux heures, M. le duc de Broglie a reçu au ministère des affaires étrangères, les premiers arrivés ont été les ambassadeurs d'Espagne, d'Angleterre, de Russie, d'Autriche, le nonce pontifical, les ministres d'Italie, des Etats-Unis, etc. »

« Nous croyons savoir que le duc de Broglie a exprimé en termes très-explicites les déclarations antérieures du gouvernement relativement à sa politique extérieure, qui serait la même que celle qu'avait si heureusement inaugurée et poursuivie le gouvernement de M. Thiers. »

« Si nos informations sont exactes, M. Olegzaga aurait fait part à M. le ministre des affaires étrangères de son intention de quitter son poste aussitôt la déclaration officielle de la République fédérale en Espagne. »

DERNIÈRES DÉPÊCHES.

AGENCE INTERNATIONALE.

Nous n'avons reçu aujourd'hui aucune dépêche politique de l'étranger.

BOURSE DE BERLIN LE 7 JUIN.

Cours du change.
A 5 semaines sur St-Petersbourg, 89 1/8 th. pour 100 r.
A 3 mois sur St-Petersbourg, 88 3/8 th. pour 100 r.
Prix des billets de crédit russes 81 th. pour 100 r.
1^{er} emprunt à lots et primes 131.
2^e emprunt à lots et primes 128 7/8.
3^e emprunt (1854) 77 1/4.
4^e emprunt (1855) 89 3/4.
Emprunt russe de 1862 93 3/4.
Emprunt russe de 1869 105 1/8.
Obligations consolidées de 1870 94 7/8.
Oblig. de la Société du chem. de fer Nicolas 93 3/4.
Actions de la Grande Société des chemins de fer 93 1/4.
Actions du chemin de fer de Varsovie-Vienne 82 1/4.

DÉPÊCHE DE L'INTERIEUR.

BOURSE DE RIGÀ LE 26 MAI.
Cours du change sur Londres, à trois mois 32 3/8 pence. vend. 32 7/16 ach. 32 3/8, 32 7/16 ventes faites.
Cours du change sur Hambourg, à trois mois 278 m. vend. 278 1/2 ach.
Cours du change sur Paris, à trois mois 344 cent. vend. 345 cent. ach.
Cours du change sur Amsterdam, à trois mois 178 7/8 cents, ventes faites.

Faits divers.

L'autre jour, au théâtre de Brighton, un acteur, M. Charles Collette, a failli faire manquer la représentation.
L'heure de lever le rideau était passée, le public s'impatiente, et l'on allait faire une annonce, quand M. Collette arriva enfin, — trempé jusqu'aux os et épuisé de fatigue.

Il paraît que cet artiste, ayant appris dans l'Inde l'art de charmer les serpents, avait voulu cette après-midi montrer sa science à M. Reeves Smith, le directeur de l' Aquarium de Brighton. Il réussit en effet à attirer l'ocytocyste autour du réservoir. Mais l'animal, se jettant tout à coup sur le pauvre comédien, s'enroula autour de lui et l'entraîna dans l'eau. Là, une lutte désespérée s'engagea, et ce ne fut pas sans peine que M. Reeves Smith et plusieurs personnes dégagèrent M. Collette.

Celui-ci, à l'avenir, limitera sa puissance magique à charmer au théâtre.

Un public idolâtre...

— On lit dans le Courrier du Havre :

« Les trois-mâts américains *Success*, capitaine Chasse, allant à Philadelphie, avait pris la remorque du vapeur *Emma*, et sortait de l'écluse de la Barre, lorsque des discussions commencèrent à s'engager entre le second et les matelots au sujet de quelques commandements. Les discussions ne tardèrent pas à s'envenimer, et bientôt on en vint aux voies de fait les plus graves. »

« Les engagés se mêlèrent à la querelle et se saisirent qui de couteaux, qui de cabillots, qui d'aspects, et luttèrent contre les matelots, qui se défendirent énergiquement avec des armes pareilles. »

Un des matelots, blessé à la tête d'un coup de cabillot, se précipita à la mer et fut recueilli par la pirogue des lamaneurs. Un autre matelot, d'origine italienne, pris de peur, se jeta dans un canot, emboissé le long du bord du *Success*. Il a été débarqué au quai de l'île et mené au poste de police. Peu d'instants après, il a été relâché.

« Cependant les grèves, de corvée à bord, voyant que la lutte ne se terminait pas, sortirent. Peu d'instants après, le navire sortant des jetées, un coup de revolver a été tiré à bord. On pense qu'il a été tiré par le capitaine, forcé d'intervenir. Le *Success* est resté quelques instants en panne sur rade. Vers trois heures moins un quart, l'*Emma* a largué la remorque du *Success*, qui a appareillé avec toute vitesse, faisant route vers l'Ouest, habord anvers. L'*Emma* est revenue au port, ramenant un matelot grièvement blessé au visage. Ce matelot a été transporté chez M. Desrois, pharmacien, 17, rue Royale, où il a reçu les soins nécessaires. Le blessé a donné quelques détails sur la fin de ce drame maritime, et a déclaré qu'un de ses camarades, resté à bord, aurait un coup de couteau dans le dos, et qu'il se sentait mourir. D'autres blessés, dont l'état serait, assure-t-on, plus grave encore, seraient restés à bord. Les trois matelots qui ont quitté le *Success* cémentent chez M. Mac Yvor, logeur, 81, rue Dauphine. »

« Ces rixes fatales se renouvellent souvent à bord des navires américains, et quelques exemples de combats de ce genre nous reviennent à la mémoire ; nous nous souvenons notamment que des faits déplorables se sont passés dans notre port, il y a quelques années, à bord du *Baden* et du *Guttenberg*. »

VELOUTINE FAY.

Par ordonnance du 29 avril, le département de médecine de St-Petersbourg autorise la vente de la *Veloutine Fay*, à la condition que les boîtes portentont le cachet de M. Lionnet, seul agent, en Russie, de la maison Ch. Fay. Toute boîte ne portant pas ce cachet peut être considérée comme contrefaçon.

A l'avenir, chaque boîte de *Veloutine Fay* importée en Russie sera, conformément à l'ordonnance du département de médecine, munie du plomb des douanes impériales. 1654

La *Veloutine Fay* se trouve, comme par le passé, chez tous les coiffeurs et parfumeurs.

Spectacles.

RÉPERTOIRE DE LA SEMAINE.

DU 28 MAI AU 4 JUIN.
THÉÂTRE ALEXANDRA. — Mercredi 30. — Zaïkouskaïa, tcham, kom ; Vozm. m. jazyk. 1899

АВРОНА, ОУ. — Vendredi 1^{er}. — Желтый, ком. ; Ох, мой кот, ком. ; Волшебная палочка, ком. ; ЗАТЪ МИРА. — Soirées musicales avec M. Claudia, A. Zaza, Baume, etc., et MM. Joyeux, Flaire et l'orchestre de M. Waller à 8 h. 1899

Nouvelles maritimes.

MOUVEMENT DU PORT DE CRONSTADT Du 26 mai.

ARRIVAGES.			
Vapeur	Capitaine	Vent de	
Peter den Grosse	Lauter	de	
Pyrrha	Cook	de	
Leda	Page	de	
Magnus	Megison	de	
Amazon	Crisp	de	
Il est entré 17 vapeurs.			

DÉPARTS.			
Vapeur	Capitaine	Allant à	
Alpha	Trehan	de	
Carlskron	Morin	de	
Ingeborg	Gillholm	de	
Thomas Parker	Engelton	de	
Henriette	Luetjens	de	
Il est sorti 3 vapeurs.			

Total des (arrivages) : 558 ; depuis l'ouv. de la

Total des (départs) : 185 ; navigation.

Bulletin météorologique.

DE L'OBSERVATOIRE PHYSIQUE CENTRAL DE ST-PETERSBOURG.

Samedi 26 mai (7 juin).

Lieux.	Baromètre à 0 millim.	État du ciel.	Température Celsius.	État du vent.	Humidité relative.	Quantité de pluie.	Direction et force du vent.
--------	-----------------------	---------------	----------------------	---------------	--------------------	--------------------	-----------------------------

Petersb. : 9 h. a. hier 749.8 — 7.8 — 16.2 — 8.9 78 3 NO 1
7 h. m. a. hier 746.7 — 10.7 — 17.5 — 5.7 73 1 SE 1
1 h. ap. m. a. hier 744.4 — 12.2 — 24.5 — 8.8 46 6 SO 1

Nerchinsk 701
« Plus. » 10 + 10 + 1 61 0 NO 1

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

« Plus. » Hier pluie, « Plus. » pluie, « Plus. » pluie.

Судебные объявления.

1872 года по суду 7-го дня, Владимирский окружной суд, по 2-

RESTAURANT MARTIN

à Nova-Derevnia, derrière l'établissement des Eaux Minérales, campagne Stroga-nov, n° 14.

Diners 1 r. 50 c.

Diners et Soupers à la carte. Salons de Société. Cabinets Particuliers. Service confortable. Vins des meilleurs crus.

1897

AVEC LE CONSENTEMENT DU DÉPARTEMENT MÉDICAL

FARINE LACTÉE

de HENRY NESTLÉ

(aliment pour les enfants).



se vend dans les Dépôts principaux de l'agent général soussigné, Alexandre Wenzel, dans tous les dépôts du laboratoire chimique de St-Petersbourg, chez MM. Stoll & Schmidt, Molk, au coin du Kirpichnoi pereoulouk; à la Société pharmaceutique russe, pont de Police, maison Bachmakow; au Magasin de Berlin, Pétrouï rad, 21, et chez tous les principaux droguistes et pharmaciens de St-Petersbourg, au prix d'un rouble la boîte de 500 grammes de farine.

A Moscou, chez M. K. Ferrein (Сарапъ Навола-скаго Агента), et chez les droguistes L. Borhard, L. Terné et A. Brunst, ci-devant Petz, au prix de 1 r. Ce remède, déjà très propagé à l'étranger, est facile à digérer, ne se gâte jamais, et plait beaucoup aux enfants. C'est pourquoi il se recommande particulièrement:

1° Pour aider les mères et nourrices faibles.
2° Pour servir les enfants.
3° Pour les enfants en voyage.

Alexandre Wenzel, agent général pour la Russie, 27, Molk, près du pont des Ecuries.

AVIS.

Du 16 (28) mai jusqu'au 20 août (1^{er} septembre) tous les jours trains de plaisir de Vibourg par le canal de Neva à la chute d'eau d'Imatra. Vente de billets à l'hôtel d'Imatra à Vibourg au prix de 3 r. 50 c. Le passage au-dessus de la chute se fait par une « gondole volante. » 1367 Vibourg, mai 1873.

La direction de la Société « Imatra. »

VÉRITABLES MACHINES A COUDRE AMÉRICAINES

de ELIAS HOWE junior

ST-PÉTERSBOURG

G. rue des Ecuries,

maison

Bachmakow,

N° 29.



MOSCOU

Gr. Loubianka,

maison du prince

Golitsyne,

chez G. BLOCK.

1452

S. ROBERT, agent principal pour toute la Russie.

Comptoir : au Gostinnoi-Dvor, kladovaia, N° 1.

BAINS DE TARASP. (SUISSE).

4,000 pieds au dessus de la mer.

Carbonates de soude et carbonates de fer de premier ordre.

BAINS D'EAUX MINÉRALES. CLIMAT ALPESTRE.

Ouverture de la saison : 5 juin.

R. M. Adresse : Direction de l'Etablissement des Bains à Tarasp (Suisse). 1242

BAINS D'ELGERSBOURG

(dans la forêt de Thuringe)

près d'Arnstadt, station de chemin de fer. Kurhaus très-bien installé, bains climatiques, bains chauds, bains d'acier, d'aiguilles de pin et autres. Logement parfaitement restauré, agréable et élégant. Restaurant excellent; très bon service. Médecin en chef: Dr. Mackensen. Demander les prospectus à la direction: Snaal.

AVIS.

Bien que les vins de Bordeaux aient augmenté de 30 % en France

LES CAVES ESPAGNOLES

Place Znamensky, n° 120. — Persp. Liénaia, n° 57. — Petite Sadovna, n° 2, offrent à l'honorable public leurs vins des meilleurs crus aux prix suivants:

Médoc meilleur, 60 c. la bouteille

St-Julien, 80 c. —

Margaux bonquet, 80 c. —

Lafite supérieur, 85 c. —

Château Margaux, 1 r. —

Lafite, 1 r. —

fin, 1 r. 25 c. —

extra fin, 1 r. 50 c. —

La Rose vieux, 2 r. —

et RECOMMANDE en outre aux amateurs ses vins de Xérès, Madère, Porto et vins de dessert, ainsi que du port anglais A. Le Coq et Pale Ale norvégien « Nissen. »

BANQUE DE COMMERCE D'ODESSA

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DU 2 MAI 1873.

Rapport des délégués:

La séance a été ouverte à une heure par M. Théodore Raffalovitch, membre du conseil d'administration, qui a déclaré que d'après le nombre des actions déposées et des actionnaires présents, l'Assemblée, conformément à l'article 52 des statuts, était régulièrement constituée.

MM. Anissim Raffalovitch et D. Prister ont été choisis pour procéder à la vérification de la liste des actionnaires ayant droit de vote.

Il a été présenté à l'Assemblée générale 6,980 actions par 89 actionnaires dont 46 présents ayant droit à 139 voix; c'est-à-dire 68 voix personnelles et 71 par procuration.

Il a été ensuite procédé à l'élection du président de cette Assemblée générale. M. Th. Raffalovitch a été choisi à l'unanimité.

Après avoir déclaré l'Assemblée ouverte, le président a prononcé un discours dans lequel il a exposé les résultats généraux obtenus dans les opérations de la Banque pendant l'exercice 1872.

Puis il a été donné lecture du rapport présenté par MM. les délégués.

On a proposé à l'Assemblée d'approuver le compte-rendu pour l'exercice 1872 et de donner l'autorisation de distribuer aux actionnaires le dividende définitif qui leur revient.

Le compte-rendu a été approuvé et l'autorisation demandée accordée.

On a donné lecture de deux propositions présentées par des actionnaires:

1° Pour porter à sept le nombre des membres du conseil d'administration conformément à la remarque 2 du § 27 des statuts.

2° Pour distribuer aux actionnaires au mois de janvier de chaque année un acompte pouvant s'élever jusqu'à 6 0/0 ou 45 r. par action, sur le dividende de l'exercice échu.

Ces propositions ont été adoptées à l'unanimité.

Puis on a procédé à l'élection.

1° De deux membres du conseil d'administration en remplacement de S. Exe. M. Tschikatschew, démissionnaire, et de M. Herman Raffalovitch, désigné par le sort. Ont été élus: MM. Th. Raffalovitch par 126 voix et Herman Raffalovitch par 126 voix.

2° De deux membres du conseil d'administration, conformément à la proposition des actionnaires: ont été élus: MM. Alfred Trabotti par 115 voix et Jules Ephrussi par 109 voix.

3° De deux candidats au conseil d'administration. Ont été élus: MM. C. Pisarszewski par 100 voix et Ignace L. Ephrussi par 91 voix.

4° D'un délégué en remplacement du membre sortant en vertu du § 40 des statuts: a été élu: M. J. Timchenko par 115 voix.

La séance a été levée à 3 heures 1/4 du soir.

Compte-rendu du conseil d'administration.

Messieurs,

En soumettant à votre examen le compte-rendu pour l'exercice de 1872, le second depuis la fondation de la Banque, le conseil d'administration est heureux de pouvoir attirer votre attention sur le développement considérable qu'ont pris toutes les branches de nos opérations et qui démontre que la confiance publique s'attache chaque jour plus grande à notre établissement.

Sans entrer dans tous les détails de nos diverses opérations, nous nous permettrons de passer sommairement en revue les points les plus saillants de notre situation, en en faisant ressortir la comparaison des chiffres actuels avec ceux de l'exercice qui a précédé celui qui nous intéresse aujourd'hui.

Ne disposant, durant la première moitié de l'année dernière, que d'un capital de 3 1/2 millions, le conseil d'administration de la Banque a appelé le dernier versement à effectuer sur les actions en vertu du § 5 des statuts, et depuis le 1^{er} juillet il possédait pour ses opérations la totalité de son capital de fondation, soit dix millions de roubles (r. 5,000,000).

Le mouvement général de la caisse de la Banque en 1872 présente un chiffre de 508,559,528 roubles 40 c., dépassant celui de 1871 de 143 millions environ.

Le nombre des comptes courants, qui en 1871 était de 288, s'est élevé en 1872 à 806, représentant 257,248,781 r. 16 c., en augmentation de 62,597,638 r. sur l'exercice précédent.

Les ressources de la Banque se sont augmentées des dépôts à échéances diverses et parmi lesquels comme pour l'exercice précédent ce sont ceux à échéances indéterminées qui occupent la première place.

An 1^{er} janvier 1872 le nombre des dépôts n'était que de 1,914, représentant une somme de 4,141,401 r., tandis qu'au 1^{er} janvier 1873 ils atteignaient 3,871 pour 6,732,869 r., soit 2 1/2 millions d'augmentation.

L'escompte des lettres de change locales a donné lieu aux opérations les plus importantes de la Banque et a atteint le chiffre de 24,097,783 r. 94 c., dépassant de 9 millions environ celui de 1871 et présentant un revirement total de 50,029,175 r. 85 c., c'est-à-dire le double de celui de l'exercice précédent. Le produit des intérêts en résultant, déduction faite de ceux afférents à 1873, se monte à 615,643 r. 64 c.

Vous remarquerez, messieurs, la même augmentation de chiffres dans toutes les opérations de la Banque, sans toutefois pour les affaires à commission, qui ont donné en 1872 4,458 r. 51 c. de moins qu'en 1871. Mais outre que ces affaires à commission dépendent en grande partie de circonstances qu'il est difficile de prévoir, il faut constater que la mauvaise récolte de l'année dernière a beaucoup influé sur la diminution que nous venons de vous signaler.

Le chapitre « Actions obligations, fonds garantis et non garantis par le gouvernement » a de même été peu favorisé en 1872, n'ayant produit que 65,435 r. 91 c. pour les 12 mois de cet exercice contre 89,012 r. 17 c. pour les 18 mois de celui de 1870-1871; seulement nous devons vous faire remarquer que la crise qui en août et septembre derniers a atteint sur notre place la spéculation en fonds publics n'a en rien touché la Banque de commerce.

Le conseil d'administration a considéré en effet comme un devoir strict pour lui, non-seulement de s'abstenir de spéculations risquées sur fonds publics malgré les avantages qu'elles pouvaient promettre, mais encore de mettre tous ses efforts à prévenir le public contre leurs séductions et dans ce but il a refusé le crédit de la Banque à des personnes qui n'en auraient eu que pour se livrer plus largement à des jeux de Bourse.

Cette manière d'agir a peut-être fait perdre quelques profits à la Banque, mais celle-ci en a été grandement récompensée par l'accroissement de la confiance publique, qui ne s'acquiert que par des opérations solides et non hasardeuses.

Après vous avoir signalé l'augmentation qui s'est produite dans l'ensemble de notre actif nous ne pouvons passer sous silence les quelques pertes, insignifiantes d'ailleurs vu l'importance de nos opérations, que nous avons subies.

Le montant des lettres de change protestées et autres dettes en souffrance est de 21,994 r. 50 c., mais il n'y a pas à douter qu'une partie de cette somme ne rentre et comme votre conseil d'administration l'évalue à 7,527 r. 75 c., il n'a porté au bilan comme pertes définitives que 14,466 r. 75 c.

Nous ne devons pas vous laisser ignorer, messieurs, que les possesseurs d'un nombre considérable d'actions de notre Banque avaient fait part à votre conseil d'administration de leur intention de demander une augmentation du capital social et la création d'une filiale de votre établissement à St-Petersbourg; sans méconnaître en principe ce que l'une ou l'autre de ces mesures pourrait avoir d'utile, votre conseil n'a pas jugé cependant que le moment fût opportun pour les mettre à exécution, basant particulièrement son opinion sur ce que nos contrées et le rayon de notre marché présentent à nos opérations, comme le constate le développement de nos affaires, un vaste champ qui est loin d'être épuisé et grâce auquel nous n'avons nul besoin de nous presser d'étendre le cercle que nous embrassons actuellement. Votre conseil d'administration a eu le plaisir, du reste, de voir les auteurs de ces propositions, auxquels il avait soumis ses considérations, se ranger à son opinion et renoncer à leur projet.

De toutes les opérations réunies de la Banque il a été obtenu un bénéfice net de 1,009,573 57 roubles, sur lesquels conformément au § 62 des statuts il est attribué aux actionnaires un dividende de 500,400 r., soit 28 r. 02 c. par action ou 18 1/2 0/0 du capital social. Le reliquat de 50 r. 10 c. sera reporté au crédit du compte des profits de 1873.

Le conseil d'administration doit porter à votre connaissance que son président, l'amiral Tchikatchew, l'a informé, par lettre, de l'obligation dans laquelle il se trouvait de renoncer à ses fonctions de membre du conseil. Vous savez comme nous, messieurs, les services que l'énergie inépuisable et l'influence de l'amiral Tchikatchew ont rendus à notre établissement et vous partageriez les regrets que nous éprouvons à être séparés d'un aussi utile collaborateur.

Vous savez donc appelés à le remplacer aujourd'hui ainsi que MM. Herman Raffalovitch, membre du conseil, Théodore Raffalovitch, et Jules Ephrussi, candidats au conseil d'administration, et M. le comte Strogounov, délégué, sortant conformément aux §§ 31 et 40 des statuts.

En terminant, nous vous prions, messieurs, de vouloir bien donner votre approbation au compte-rendu pour 1872 et autoriser votre conseil d'administration à distribuer le dividende indiqué.

Messieurs,

Elus comme délégués par l'Assemblée générale des actionnaires de 1870, nous avons l'honneur de vous faire connaître que dans le courant du dernier exercice du 1^{er} janvier au 31 décembre 1872 nous avons tenu 12 séances auxquelles ont toujours assisté des membres du conseil d'administration.

Ces séances ont eu pour objet:

1° L'examen des procès-verbaux du conseil d'administration contenant les dispositions et décisions prises pour les affaires de la Banque et que nous avons reconnues toujours conformes aux statuts.

2° La vérification de la caisse, des fonds publics, des avances et du portefeuille des traites: le tout a toujours été trouvé conforme aux livres et bilans. L'aménagement de la caisse où sont déposés l'argent et les valeurs diverses présente toutes les garanties voulues de sécurité.

3° La comparaison des livres de caisse, d'escompte et autres avec les documents originaux; on n'y constate aucune irrégularité non plus que dans le système de la comptabilité, qui est tenue d'une manière rationnelle.

4° La vérification des bilans mensuels publiés dans les journaux.

5° L'examen et la vérification du compte-rendu et du bilan présentés à l'Assemblée générale actuelle des actionnaires.

Sans entrer dans des appréciations matérielles des opérations du conseil d'administration, que nous trouvons suffisamment ressortir, du reste, les résultats obtenus, nous nous faisons un devoir de constater de nouveau que dans tous ses actes ledit conseil n'a jamais agi contrairement à la lettre des statuts ni dépassé la limite des pouvoirs qui lui ont été confiés.

Le compte-rendu des opérations vous convaincra que le conseil d'administration a toujours agi avec la plus grande prudence et apporté dans les opérations de la Banque ces principes solides qui la distinguent depuis son ouverture.

Si dans l'année qui vient de s'écouler on n'a pas, comme pour la précédente, à constater l'absence de créances douteuses il faut considérer que ce dernier fait constituait une exception toute particulière dans les opérations de Banque et en outre que l'année dernière a été marquée à Odessa par une crise intense qui ne pouvait pas ne pas laisser quelques traces sur tout établissement de crédit se livrant à des affaires quelque peu importantes qu'elles soient.

L'insignifiance même de ces pertes, qui ne dépassent pas quelques centimes de l'intérêt produit par les escomptes, confirme notre opinion relative à la circonspection qui caractérise les actes du conseil d'administration.

Après cet exposé il ne nous reste, messieurs, qu'à vous proposer d'accorder votre approbation au compte-rendu et de lui donner ainsi sa force légale.

R. Orbinski.

M. Semaschko.

Compte des profits et pertes en 1872.

PERTES.

Compte des frais généraux 110,214 03

fraux d'administration, etc. 51,225 98

Pertes diverses 3,716 90

Compte de débiteurs douteux 6,938 >

de lettres de change protestées

Porté comme perte 50 0/0 du montant des lettres de change protestées 7,527 75

Profits nets 1,009,573 57

PROFITS.

Solde de 1870-71 201,165 25

Compte actions et obligations garanties ou non par le gouvernement 65,435 91

Compte escompte lettres de change 50,868 80

Compte des intérêts

Intérêts des dépôts (on call) échéance indéterminée 23,183 97

à échéances fixes 32,952 39

comptes courants spéciaux 50,012 82

comptes courants de l'étranger 52,644 60

avances sur marchandises 121,270 26

avances sur fonds publics 71,644 39

escompte des effets de place 921,915 04

1,278,623 47

A déduire:

Intérêts sur dépôts 269,753 28

comptes courants de place 208,702 35

478,455 63

795,167 84

Compte de valeurs diverses

Dividende de la Société de Crédit mutuel 42 >

Change de monnaies 901 5

Billets de crédit étrangers 32 95

976 70

Compte des commissions 75,581 73

1,189,196 23

Le président du conseil d'administration: N. Tschikatchew.

Les membres: H. Raffalovitch.

P. Rodocanachi.

I. Ephrussi.

A. Novikow.

Le directeur: A. Trabotti.

Le directeur adjoint: C. Krause.

Le teneur de livres: C. Schichkin.

BILAN

BANQUE DE COMMERCE D'ODESSA

au 1^{er} janvier 1873.

ACTIF.

Compte Société du Crédit mutuel d'Odessa:

capital de réserve: 4,500 liv st. 3^e emprunt consolidés Russes 1872 représentant 29,166 33

réserve 1870-71 838 12

Solde en caisse 80,004 45

succursale de la Banque à Odessa: 394,622 97

mobilière de la Banque 13,019 80

comptes courants spéciaux sous nantissement 995,620 07

des avances à échéances fixes 142,928 25

des avances à échéances indéterminées (on call) 487,772 18

des avances sur dépôts de fonds publics 865,128 50

des avances sur marchandises 1,503,707 >

des achats et ventes de papier sur l'étranger 446,637 55

escompte des effets de place 11,699,411 05

de la caisse 279,800 96

des correspondants de la Banque 5,667,051 55

des fonds et valeurs divers 581,612 89

des créances douteuses

Créances douteuses ensemble 6939 >

portées au compte perte 6938 >

des lettres de change protestées:

Ensemble 15,055 50

Portées au compte perte 7,527 75

loyer des magasins: 7,527 75

Débiteurs pour loyers: 7,057 87

23,151,976 27

PASSIF.

Compte capital: 5,000,000

capital de réserve: 29,166 33

Intérêts 838 12

30,004 45

comptes divers:

Solde au 1^{er} janvier 1873 42,712 23

Intérêts 2,6